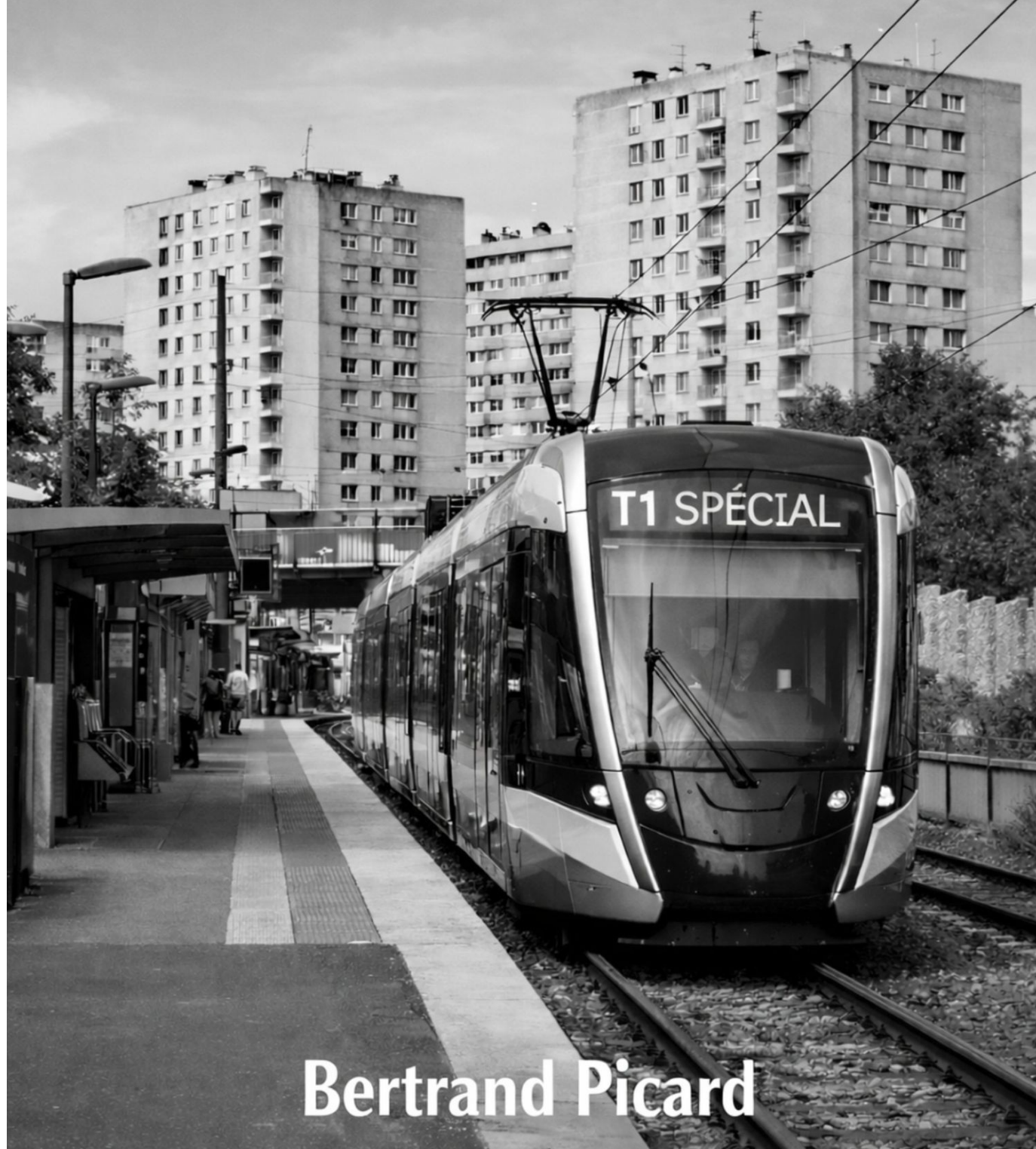


De Drancy à Drancy

et autres nouvelles



Bertrand Picard

Bertrand Picard

De Drancy à Drancy

Et autres nouvelles

© Bertrand Picard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0290-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De Drancy à Drancy

L'histoire ne se répète pas, elle bégaie. Voici un joli lieu commun, tellement connu que l'on ne peut même plus le placer à la fin d'un repas entre intellos « rive gauche » ou après avoir été au cinéma suivre un vieux Bergman en v.o. On ne sait pas vraiment non plus qui l'a inventé : Marx, Engels, Hegel, Nietzsche, Michelet ou Mark Twain ? Ils sont plusieurs sur la ligne de départ.

Pourtant, j'étais un jour en Seine-Saint-Denis pour mon travail (précision inutile puisqu'à part trimer ou dormir, on ne voit vraiment pas ce que l'on pourrait venir y faire, étant donné que le coin a été conçu uniquement pour cela. Ah, oui, j'oubliais, on peut aussi y mourir, généralement très loin de là où l'on est né, où l'on a ses souvenirs d'enfance et l'affection des êtres que l'on a connus).

J'attendais le tramway à la station « Drancy-Avenir ». Oui, je sais, ça ne s'invente pas, c'est comme « Le travail rend libre » à l'entrée du camp d'Auschwitz. Il y a des gens qui ont un sens particulier des formules.

Le quai était vide, dépourvu de la foule qui y guette habituellement des rames fort chargées. Vide, enfin presque, parce qu'il y avait tout de même, vision inusitée, quatre ou cinq gendarmes mobiles répartis sur la plate-forme. Avec leurs carabines à l'épaule, leurs calots posés sur le haut du crâne et leurs tenues bleu nuit, ils donnaient déjà aux lieux, d'une gaieté naturelle plus que raisonnable, un petit air fleurant bon le convoi « spécial ».

Le service normal était apparemment interrompu provisoirement, car j'attendis de copieuses minutes en regardant les rails brillants qui serpentaient

entre les pavés de la rue de Stalingrad.

Enfin, une rame s'approcha. Elle venait plus lentement que d'habitude, régulièrement, et elle s'arrêta à son emplacement prévu sur le quai vide, avec ses gendarmes postés devant les portes du long véhicule.

Les issues ne s'ouvrirent pas, les pandores restèrent immobiles, tout parut un instant suspendu, comme hors du temps.

Je regardais alors à l'intérieur de ce curieux équipage.

Les wagons étaient pleins de silhouettes serrées. Il y avait des vieillards, des femmes et des enfants. Et ceux-ci avaient, comme c'est classique, collé leurs petites figures aux vitres.

Des visages pâles avec de grands yeux noirs, des cheveux bouclés en désordre et des hardes en guise de vêtements. Les têtes de ceux que l'on appelle dans les livres d'Histoire des « populations déplacées ».

Ils étaient calmes, tristes, mais non agités, en apparence résignés à faire ce voyage particulier et si soigneusement encadré dans la banlieue nord-est, lugubre, de cette matinée d'automne.

Renseignement pris, il s'agissait de groupes de Roms dont on avait détruit les bidonvilles qui faisaient désordre, même dans le « 93 », et que l'on envoyait quelque part vers le sud, non pas précisément à Beaune-la-Rolande, mais par là, avec l'espoir qu'en les éloignant suffisamment de la capitale ils n'y retourneraient pas, ce qui était par nature débile puisque, venant généralement de Roumanie, au fin fond de l'Europe hostile, ils pouvaient tout aussi bien et beaucoup plus vite revenir du Loiret à la Seine-Saint-Denis.

Les voies de l'administration sont impénétrables et incertaines.

Ce qui est certain, en revanche, c'est que l'on était à « Drancy-Avenir », à quelques centaines de mètres de la cité de la Muette où se situait le terrible camp

de Drancy, dans lequel tant de gens souffrirent avant d'être déportés. Tant de gens sortirent en convois d'autobus pour être transportés à la gare de Bobigny afin d'y être embarqués dans des wagons à bestiaux et de partir vers les camps de la mort.

La SNCF tenta bien de détruire sa station de Bobigny afin d'effacer son passé honteux, comme un animal enterre ses déjections pour échapper à ses prédateurs, mais elle est toujours là.

À Drancy, la cité de la Muette conserva aussi ses HLM disposés en carré où les prisonniers survivaient dans des conditions indignes, où l'on entassait des enfants pareils à ceux qui me regardaient derrière les vitres du tramway, dans des pièces sans meubles et sans chauffage.

C'était il y a plus de soixante-dix ans et les gendarmes français avaient déjà leurs tenues bleues et leurs carabines à l'épaule, les machinistes conduisaient déjà lentement leurs convois « spéciaux » à travers les rues de Drancy et de Bobigny vers une gare discrète, et les fonctionnaires du ministère de l'Intérieur organisaient déjà les convois dans le silence de leurs bureaux.

Cependant, entre ces deux époques, il y avait pourtant eu la Libération, la République était revenue et les survivants de la clairière du Mont Valérien ou de la prison Montluc de Lyon, qui avaient, sur les murs de leurs cellules, écrit leur croyance en une société affranchie de ces indignités, s'étaient efforcés de la réaliser.

Mais les habitudes ont la vie dure, et tant de lustres après, des scènes comparables, certes moins dramatiques, s'étaient reproduites et se reproduiront encore.

L'histoire ne se répète pas...

Le petit garçon et la mer

— Sissoko, une grande nouvelle, tu vas participer à l'excursion « découverte de la mer » !

Sissoko répliqua :

— Oh, merci, Gérard.

Sissoko n'avait pas du tout compris ce que Gérard, l'animateur local du Secours municipal, venait de lui annoncer, car il y avait très peu de temps qu'il était arrivé au centre de regroupement de cette ville de la banlieue nord-est de Paris. Mais comme le garçon lui en avait fait part avec un énorme sourire et que Sissoko était très gentil, il avait utilisé deux des cinq mots de français qu'il connaissait pour lui répondre.

— Tu vas voir comme c'est chouette, avait ajouté Gérard, les yeux brillants. On part dès dimanche, dans trois jours, tu te rends compte ! On prend le car, l'autoroute, et on va à Trouville. La météo est favorable, Sissoko, on va avoir une très bonne journée et, pour toi qui es Malien, ça va être une vraie découverte. On mangera des glaces, on fera un pique-nique, on pourra se baigner, on a des stocks de maillots. On ramassera des coquillages, on fera des photos, et peut-être, si on a assez de sous, une partie de golf miniature. Tu te rends compte !

— Oh, merci, Gérard.

— Non, c'est normal, c'est ce que j'ai dit au maire qui a décidé une rallonge exceptionnelle pour trois gamins. C'est de la chance, par les temps qui courent.

Ça n'a pas été facile, mais je l'ai obtenu.

— Oh, merci, Gérard.

Sissoko était retourné dans son dortoir au milieu des autres enfants qui parlaient tous des langues différentes et qu'il ne pouvait donc pas comprendre non plus.

Il était toutefois content de la perspective de cet événement mystérieux et c'est tout excité qu'il se leva le dimanche en question.

Dès huit heures, les vingt-neuf pensionnaires du centre sortirent sur le trottoir de l'impasse et là, une première surprise les attendait : un car énorme, avec une belle carrosserie brillante et couverte d'inscriptions que Sissoko ne put bien sûr pas lire.

Et, en plus, au moment de monter dans le véhicule, Gérard et Isabelle, l'autre accompagnatrice, distribuèrent à chacun une casquette et un petit sac à porter en bandoulière.

Sissoko alla s'asseoir au fond de l'autocar, qui sentait le plastique et le désinfectant, et se cala au bord de la fenêtre pour ne rien manquer du voyage.

Il regarda sa casquette. Elle était superbe, avec une longue visière rouge, et était brodée sur le front des armes de la ville qui offrait la journée.

Il inspecta aussi le sac qui contenait des trésors : des bonbons de toutes les couleurs, deux mouchoirs en papier amusants avec des petits animaux imprimés et un sifflet en plastique.

Puis, lorsque tout le monde fut en place, quand, pour la troisième fois, Gérard et Isabelle eurent compté tous les enfants, le chauffeur mit le bel engin en route et celui-ci se dirigea vers la sortie de l'impasse.

Sissoko était très content, car c'était la première fois depuis une semaine qu'il

quittait le centre et il s'émerveillait en traversant les rues pourtant grises de la banlieue, en regardant les voitures, les devantures, les passants qui avaient l'air affairés et gesticulaient en allant dans les boulangeries acheter des croissants et du pain.

Puis on prit le périphérique et le car accéléra tandis que la grande, l'énorme ville défilait sous les yeux étonnés du gamin.

Nouvelle merveille, on s'engageait dans un immense tunnel et les lumières orange se succédaient à toute allure. Ensuite, c'était une magnifique forêt et, un peu plus tard, la campagne française riante et toute couverte de maisons.

Le voyage se poursuivait, les enfants chantaient et, devant, Gérard et Isabelle s'embrassaient sous les applaudissements et les youyous de l'assistance.

Enfin, le car ralentit et l'on arriva à une superbe station-service où l'on put descendre et visiter les locaux.

Et là, merveille, on eut droit à un croissant croustillant chacun.

Sissoko n'avait jamais mangé de croissant et longtemps il le regarda avec sa belle croûte dorée et friable, n'osant pas enfourner goulûment un tel prodige comme le faisaient ses congénères. Mais, finalement, quand il eut goûté sa pointe délicate, il constata que c'était vraiment bon, et sucré, et il recueillit soigneusement toutes les miettes qui tombaient sur son tee-shirt pour n'en perdre aucune.

Il caressa la robe de la vache normande empaillée qui ornait la station et participa à une photo de groupe devant elle. Il regarda avec des yeux étonnés la petite galerie marchande où tous les produits étaient présentés dans leur abondance et leur diversité, puis retourna bien vite dans le car à l'invitation de Gérard.

Après un nouvel et laborieux comptage des enfants, le véhicule put enfin

repartir pour la seconde partie de son voyage.

Le soleil brillait toujours sur les jolis vallonnements normands et l'air qui passait entre les vitres commençait à prendre cette fraîcheur et cette pureté particulière qui caractérise la région.

On quitta l'autoroute et on longea de charmants hameaux pleins de maisons à colombages largement fleuries qui alternaient avec des panneaux publicitaires.

On était près de l'arrivée et le car vibrait des chants et des exclamations des enfants dont l'excitation joyeuse allait croissant.

On suivit une rivière et là Sissoko entendit le cri des oiseaux, des mouettes qui tournoyaient au-dessus des bateaux de pêche amarrés aux quais.

Pour la première fois, il ressentit comme un malaise étrange, une réminiscence menaçante, et il s'enfonça dans son siège tandis qu'autour de lui le niveau sonore atteignait son paroxysme.

Mais ce ne fut pas long et quelques instants plus tard le gros engin se gara sur un vaste parking environné de maisons hautes.

Tous descendirent, écoutant d'une oreille distraite les consignes de prudence énoncées par Gérard.

Sissoko fut le dernier à sortir et tout de suite il se colla à Isabelle, cherchant sa main pour y accrocher ses petits doigts.

— Cela va être bien, Sissoko, dit la jeune fille avec un grand sourire, tu vas voir, au bout du parking, encore une vingtaine de mètres et nous allons découvrir la mer !

— Oh, merci, Isabelle.

— C'est rien, mon gamin, je suis contente pour toi.